

REVUE  
DES LANGUES  
ROMANES

## Revue des langues romanes

Tome CXIX N°2 | 2015  
Aspects du XVIII<sup>e</sup> siècle occitan

---

# Le poète des mots anciens : Jean-Baptiste Germain (1701-1781)

Jean-François Courouau

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/317>  
DOI : 10.4000/rlr.317  
ISSN : 2391-114X

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015  
Pagination : 307-330  
ISSN : 0223-3711

### Référence électronique

Jean-François Courouau, « Le poète des mots anciens : Jean-Baptiste Germain (1701-1781) », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXIX N°2 | 2015, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/317> ; DOI : 10.4000/rlr.317

---



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## **Le poète des mots anciens : Jean-Baptiste Germain (1701-1781)**

Avec François-Toussaint Gros (1698-1748), son aîné de quelques années, Jean-Baptiste Germain (1701-1781) passe pour l'un des poètes les plus importants du XVIII<sup>e</sup> siècle provençal. Cette appréciation se fonde en partie sur la diffusion d'une œuvre qui peut ne pas paraître abondante. Sur les presque quarante années qui séparent son premier texte daté (*Odo su l'agriculturo*, 1739) et le dernier qu'on ait de lui (*Vers à l'occasion de l'arrivée de l'Empereur à Marseille*, 1777), la fréquence de la création, autant qu'on puisse en juger, s'établit en moyenne à une œuvre tous les trois ans et demi. Aucune de ces productions ne se signale par sa longueur. Si on s'en tient aux seuls textes imprimés, le plus court ne présente que 96 vers (*Odo su l'agriculturo*, 1739), alors que le plus long, la *Bourrido deis dieoux* (1760), qui assure sa notoriété aussi bien auprès de ses contemporains qu'aux yeux de l'histoire littéraire, en compte à peine 475. Au total, imprimés et manuscrits représentent, pour les textes conservés et accessibles, un ensemble de 1753 vers, à peine. C'est peu, mais c'est aussi beaucoup si l'on considère que l'écriture en provençal n'a cessé d'accompagner la vie de Germain. Neuf textes sur quatorze étant accessibles et dix étant datés, on peut ainsi suivre le déroulement non pas tant d'une « carrière littéraire » – Germain ne vit pas de sa plume provençale ; l'exercice de la littérature n'assure pas de revenus réguliers aux auteurs – que d'un « itinéraire » poétique.

### **Un Marseillais au Levant et en Barbarie**

Jean-Baptiste Germain est né à Marseille en 1701. Nous ignorons tout de son milieu d'origine, mais nous savons, car il nous le dit dans *Lou triumphe de Marsillo* (1756), qu'il a étudié au Collège de l'Oratoire. La probabilité est grande qu'il ait été négociant. À une date que nous ne connaissons pas avec précision, très

probablement au début des années 1740 mais peut-être avant, il est chancelier sans brevet au consulat de Smyrne. Il est ensuite nommé par brevet en 1744 consul à Salonique où il effectue un inventaire général des registres de la chancellerie (1746). C'est pendant son séjour à Salonique qu'il fait publier en France un *Recueil des formules pour les consuls des Echelles du Levant et de Barbarie* (Paris, 1744), dédié au comte de Maurepas, ministre de la Marine. En 1748, il est nommé par brevet chancelier au consulat d'Alger. Également agent de la Compagnie Royale d'Afrique, il reçoit des marchandises destinées aux autorités d'Alger. En 1754 et 1755, pendant quinze mois, en l'absence du consul André-Alexandre Le Maire, il exerce les fonctions de consul. Il part ensuite en congé, du 21 mai 1756 au 15 novembre 1757. Après son retour à Alger, il ne reste pas très longtemps en place. Le 2 mai 1758, il prend un nouveau congé, pour raisons de santé, et il ne rejoindra plus son poste par la suite. Il démissionne en 1762. On ne sait rien de sa vie après son retour définitif à Marseille ; on ignore s'il exerce une activité (de négociant ?) ou s'il vit de ses rentes et/ou d'une pension. Le fait est qu'il dispose à Marseille d'un réseau d'amis et paraît intégré à certains cercles de la sociabilité élitare. Il meurt en 1781.

Les fonctions consulaires de Germain, rappelées dès son vivant dans une note du *Triomphe de Marsillo*, mentionnées par les auteurs de dictionnaires biographiques (Bouche 1785, II, 361 ; Achard 1785, III, 365-366), font de lui un cas rare dans le paysage socio-professionnel des auteurs de langue occitane au XVIII<sup>e</sup> siècle. Germain semble avoir accompli ses missions avec application. On imagine qu'il a dû passer du temps à dresser ses inventaires et à rédiger des ouvrages utilitaires. Ses supérieurs le jugent compétent mais peu modeste, « un sujet capable mais un peu trop prévenu de lui-même », nous dit un rapport (Mézin 1997, 320). À une exception près, la poésie qu'il compose en provençal (*Lou Viagi d'Epheso*, 1743), alors même qu'il se trouve au Levant ou sur les côtes barbaresques (Alger), ne porte que peu de marques de cette expatriation. Dès l'*Odo su l'argiculturo* (1739), elle se déploie dans les voies tracées par les "conventions" poétiques française et, sans doute aussi, provençale.

**1. *Odo su l'agriculturo* (1739)**

Douze strophes de huit décasyllabes à rimes croisées, soit 96 vers, composent ce poème, *Odo su l'agriculturo. Per Moussu Germain* qui répond à une offre de prix de l'Académie des Belles-Lettres en 1739. L'imprimé par lequel nous le connaissons, probablement marseillais (Mossey), figure dans un recueil factice conservé en *unicum* à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris (coté 4 Y 485 (2) INV 681 RES), et doté d'un titre imprimé *Recueil de pousies prouvençalos de Mr J.B. Germain de Marsillo* (ci-après R) dans lequel il occupe la deuxième position. La date de 1739 est donnée à la fin du texte. Le plan du poème est simple. Après une strophe d'introduction, la première partie décrit la Terre avant l'introduction de l'agriculture tandis que la seconde célèbre la beauté d'une nature maîtrisée et rentable pour l'homme. Le texte se caractérise par une certaine profusion lexicale, mise en valeur par le procédé de l'énumération :

Es ansin que per la faturò  
 L'Engien de l'Home a destapa  
 Toüis lei secrets de la Naturo  
 Que la Terro tenié aclapa.  
 Carrageolos, Fenous, Cardellos,  
 Gramés, Roumias, maudi Cardoun,  
 Lou Ferri, quan farés lei bellos  
 Vous saoura mettré à la resoun. (Germain 1739, 4)

Il s'achève par une adresse convenue au jury dans laquelle le poète justifie son choix du provençal :

Ai caba, letrudo Assemblado,  
 De garachea lou Tarradou,  
 Aurai ben gagna ma gatado  
 Se dounas luego à n'estei mou :  
 Marsillés, Paisans mi fau glori  
 D'un parla qu'aou Brés m'an enprés ;  
 Cadun aou Templé de memori  
 Pouou courré lei joïos tau qu'és. (Germain 1739, 4)

Cette revendication d'autonomie (*Cadun... tau qu'es*) cache mal – mais ce n'est pas son but – l'emprunt que fait Germain de

son argumentaire à son devancier, François-Toussaint Gros. Celui-ci, dans son *Recueil de pousiés prouvençalos* paru à peine cinq ans auparavant, en 1734, adresse « Au Public » une longue justification dont la teneur générale et un passage en particulier ne peuvent qu'avoir inspiré Germain :

Saches que parli *lou lengagi*  
 Qu'au Bres ma Maire m'a ensigna,  
 Que cade lengo a sa beouta ;  
 N'en trobi souvent din la mieuno  
 Qu'un autro pourrie pas exprima din la sieuno.  
 (Gros 1734, 10 ; je souligne)

Au-delà de la formule du provençal langue du berceau, ce que Germain retient de Gros réside sans doute aussi dans cette idée qu'une langue dispose d'une beauté qui lui est propre. Celle-ci tire son origine de l'irréductibilité des mots et des constructions.

## 2. *Lou Viagi d'Epheso eme lou Conte de la matrouno d'aquello villo* (1743)

Cet imprimé (R 3), daté de 1743 et toujours sans nom d'imprimeur (probablement à nouveau Mossy), présente l'auteur recouvert par une périphrase (*Per l'OUBRIÉ de l'ODO su l'AGRICULTURO presentado en 1739 à Messiés D. L. D. B. L. D. M. per lou PREZ d'aquello Annado*). Il se compose de deux parties. La première, *Lou Viagi d'Epheso*, offre une suite de 102 vers, octosyllabes (majoritaires) et alexandrins. Le poème se présente comme le récit d'un voyage à Éphèse où l'auteur se rend, de Smyrne, à dos d'âne. La description n'est pas effectuée à partir d'un récit de voyageurs précédents, mais paraît bel et bien de première main. Le poète, soucieux au départ d'impressionner les curieux, avoue sa déception devant la confusion des ruines :

Mai qu'aurié di que tant de Dieoux  
 Qu'a n'aquello Villo avien Festo,  
 Foussoun plus que Keiroun ! senso bras, senso testo,  
 Per caire cantoun devengus,  
 Seti, Terme, Bancau, mounte cadun s'arresto

Per destria dei Passan se degun n'en sau l'us<sup>o</sup>. (Germain  
1743, 4)

La description, sommaire, comprend la grotte des Sept Dormants, un grand portail ruiné, le temple de Diane, le cirque, le théâtre, la vallée du Caystre. Alors qu'il espérait trouver quelque chose à ramener (« de Medaillo, d'Idolo, / De Farramen sacra dei Nichos de tei Dieoux »), il ne trouve qu'une épingle. De cette épingle, il imagine d'abord qu'elle a pu servir à consommer quelque fricassée d'escargots (*limassado*) ou qu'elle est tombée du bandeau de la déesse Diane. Une vieille femme trouvée sur place lui raconte l'histoire de la matrone d'Éphèse à laquelle cette épingle, imagine à nouveau le poète, a pu appartenir. La transition avec le second texte est faite.

L'histoire de la matrone d'Éphèse est connue depuis Pétrone. Ses représentations dans les arts sont nombreuses. La Fontaine, Saint-Évremond, Bussy-Rabutin l'ont illustrée. Elle a été représentée au théâtre dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec *La Matrone d'Éphèse ou Arlequin Grapignan* (1682) de Nolant de Fatouville (Théâtre-Italien), puis, au siècle de Germain, par Houdar de La Motte (1702, Comédie-Française) et Louis Fuzelier (1714, Foire Saint-Germain). Parmi tous ces textes, celui dont s'inspirent le plus les 300 octosyllabes à rimes plates qui composent le *Conte de la Matrouno d'Epheso* de Germain, c'est La Fontaine (livre XII, fable XXVI). L'incipit est calqué sur celui de la fable française (« Dins Epheso l'avié autreifés » / « Dans Ephèse il fut autrefois ») et la trame narrative est identique. Mais c'est tout. Pour le reste, Germain, éliminant les prolepses et les interventions discursives de La Fontaine, construit son récit selon un déroulement progressif qui privilégie les effets de surprise. Le recours fréquent au discours direct confère au poème un aspect dramatique qui n'est peut-être pas sans rapport avec la faveur dont le sujet jouit au théâtre. Des intermèdes sont ménagés, notamment un, particulièrement curieux, sur l'usage des pleureuses professionnelles qui doit peut-être moins à une réminiscence des usages antiques qu'à une observation de la réalité levantine. Le style présente ce mélange d'écriture recherchée et de familiarité spirituelle propre à la pratique du conte en vers, particulièrement vivace en provençal, notamment chez Jean de Cabanes, et plus largement, en occitan. Des différences de registres peuvent

apparaître, volontairement incluses dans le discours du narrateur ou dans la bouche des personnages comme le soldat ou la servante. Le poème se clôt en deux temps. D'abord par l'adoption d'un point de vue extérieur qui met l'accent sur le caractère *a priori* inexplicable et incompréhensible de l'acte final (la substitution du cadavre du mari de la matrone à celui volé à son amant, le soldat chargé de surveiller les pendus) :

Et lou Poplé tout estouna  
De pa saupré coum'ero ana,  
Qu'un Moüier si fouguesso ana pendré,  
Coumenset de li ren entendré<sup>u</sup>. (Germain 1743, 19)

Un quatrain final, séparé du texte, tire ensuite une morale conventionnellement misogyne.

### 3. *La Barbarie d'un Angles per sa mestresso* (1749)

Ce troisième poème de Germain, également imprimé (R 4), également doté d'une périphrase recouvrant le nom de l'auteur (*Per l'Autour doou Conté de la Matrouno d'Epheso & de l'Odo su l'Agriculturo*), relève aussi du genre du conte versifié (266 octosyllabes à rimes plates). Germain indique même sa source : le discours IX paru dans la traduction française du *Spectateur* (1716) du journal anglais *The Spectator* de Richard Steele et Joseph Addison (1711). Dans l'original (anglais et français), le narrateur rend visite à une dame, Arietta. Celle-ci prend la défense des femmes face aux attaques dont elles sont victimes et raconte une histoire exemplaire, présentée comme vraie<sup>u</sup> : un jeune Anglais de vingt ans, nommé Thomas dans les *Spectator/Spectateur*, s'embarque pour l'Amérique afin de s'y livrer au commerce. Les passagers de son navire, à l'occasion d'une escale, débarquent sur une île, et sont tous massacrés par des Indiens, tous sauf trois, dont Thomas. Celui-ci est pris en charge par une jeune Indienne, nommée Yarico (également dans la version provençale) et une idylle naît entre les deux. Thomas promet à son amoureuse de l'emmener en Angleterre et d'y vivre avec elle dans l'opulence. Un jour, un navire anglais est au mouillage. Il recueille les deux jeunes gens et part à La Barbade. Là, Thomas vend Yarico comme esclave. Apprenant qu'elle est enceinte, il en tire même un meilleur prix.

Dans les trois versions (anglaise, française, provençale), le texte général est précédé d'un exergue tiré de Juvénal : « *Dat veniam corvis, vexat censura columbas* » (*Sat.* II, 63 ; La censure pardonne aux corbeaux et poursuit les colombes), glosée d'un point de vue favorable aux femmes. En français : « C'est-à-dire, *La rigueur des Loix tombe sur d'innocentes Femmes, & l'on épargne des Scélérats* » (*Le Spectateur* 1716, 58). Germain pousse plus loin la généralisation :

L'Home en fasen lei Ley, si fe boueno escudello,  
 Souto l'oumbro doou ben vouguet coumanda tout  
 Et per n'en pusqué veni about  
 Fé leva lengo à la Femello.  
 De façoun, qué coum'un Maneou ;  
 Li passet la man su l'Esquino ;  
 La Paurasso, creset que li serié fideou ;  
 Mai la troumpet, la fausso mino<sup>31</sup>.

De son modèle, Germain conserve la trame narrative, comme il l'avait fait dans *La Matrouno d'Epheso* avec la fable de La Fontaine, et, en plus, un grand nombre de détails. Dans un quatrain final, la position féministe est mise en regard de celle adoptée à la fin du conte de 1743 :

INGRAT, se moun Conte t'estouno,  
 Ti rescrides plus tant su la Fidelita.  
 Lour Tour que venes d'escouta  
 Voou ben aqueou de la Matrouno<sup>32</sup>. (Germain 1749, 3)

Ce faisant, un équilibre est atteint entre les cibles, féminines et masculines, de sorte qu'on ne saurait, à ce stade, soupçonner Germain d'exploiter seulement le filon d'une écriture misogynne rétrograde, facile ou convenue. Au-delà de cet aspect, on observera que la situation du récit, en Amérique centrale, ses personnages, un Anglais, une Indienne, font pénétrer le conte d'oc, sous réserve d'inventaire, dans des terrains assez vierges. Écrit en toute rigueur alors que l'auteur se trouve à Alger, le poème est le signe d'une recherche d'exotisme dont on remarquera qu'il est situé sur le seul continent où Germain n'ait pas résidé.



#### 4. *Odo ouu Rey de Prusso (entre 1748 et 1758)*

On ne sait pas si ce poème a jamais été imprimé. On ne le connaît que par la copie qui en a été faite dans le manuscrit Michel de Léon (Béziers, CIRDQC, ms. 1164, f° 38-44). Huit strophes de dix octosyllabes égrennent les louanges du roi Frédéric II de Prusse. Une note du manuscrit précise à propos du vers « Dins lou foun de la Barbarié » [Dans le fond de la Barbarie] : « L’auteur de cette ode reside a Alger », ce qui en place la rédaction (et la publication ?), en toute rigueur, entre 1748 et 1758. À cette époque, la renommée de Frédéric II est solidement établie en Europe. Germain célèbre tour à tour – et sans surprises – le roi militaire (Guerre de Succession d’Autriche), le roi philosophe, encensé par Voltaire, Maupertuis et le Provençal d’Argens, le roi éclairé qui protège l’orphelin, chasse la pauvreté et raccourcit les procès, le roi tolérant, enfin, qui autorise le culte catholique à Berlin (cathédrale Sainte-Hedwige). Sauf erreur, cet éloge de Frédéric II de Prusse est le seul qu’on puisse lire en occitan. Dans la dernière strophe, l’auteur justifie le choix du provençal par la référence, traditionnelle aux troubadours où perce le souvenir des forgeries de Jean de Nostredame :

Gran Rey, se ma Muso Roumanço  
 canto ta glori en prouvençau  
 te diray qu’autreïfés en franço  
 ero lou Lingagi Royau  
 leis Troubadours an pres neissenco  
 ey millou villos de prouvenco  
 Richar couër de Lien, rey anglés  
 fet une Cansoun prouvençalo  
 Se moun ode un jour ty regalo  
 Souventi qu’es d’un Marsillois<sup>6</sup>. (CIRDQC, ms. 1164, f° 42)

#### 5. *Lou trioumphe de Marsillo. Odo (1756)*

Ces quinze strophes d’octosyllabes formant une suite de 150 vers ont été imprimées (R 1), avec des notes infrapaginales en français et une petite présentation de l’auteur placée comme une note, mais indépendante d’elles, au bas de la page 6. Le poème, comme il apparaît dans la dernière strophe, semble destiné à être lu en ouverture des festivités données à Marseille pour célébrer la victoire de Mahon remportée sur les Anglais en mai 1756 à

Minorque<sup>10</sup>. Le rôle de la ville dans l'embarquement des troupes en un temps record est souligné, le port et l'activité commerçante de Marseille sont célébrés mais ce sont surtout les institutions de la ville qui retiennent l'attention : la Chambre de Commerce, l'évêché, le Collège de l'Oratoire, la Bourse, les hôpitaux, les Académies des Belles-Lettres, des Beaux-Arts et de Musique... L'ode est relativement brève, mais elle contient une foule de personnages, tous marseillais, hormis le roi et le gouverneur Villars.

#### 6. *La Bourrido deis dieoux* (1760)

Si on fait le compte, lorsque paraît l'œuvre qui va assurer sa notoriété, en 1760, Germain est un auteur qui, malgré son éloignement, s'est déjà illustré dans deux grandes voies relativement balisées dans l'écriture (française, occitane, provençale) de son temps : le poème de la célébration officielle (*Odo su l'agriculturo*, *Odo ouu Rey de Prusso*, *Lou trioumphe de Marsillo*) et le conte versifié (*Lou Conte de la Matrouno*, *La Barbarié d'un Anglés*). Le récit de base autobiographique contenu dans *Lou Viagi d'Epheso*, tout comme le conte situé en Amérique, montrent que l'auteur ne s'en est pourtant pas forcément tenu aux sentiers battus.

*La Bourrido deis dieoux* est un texte imprimé qui comprend sur 24 pages numérotées un poème de 475 vers (un vers manque) mêlant octosyllabes (majoritaires) et alexandrins. Pour ce poème de plus vaste ampleur, Germain retrouve le schéma métrique qu'il avait employé dans *Lou Viagi d'Epheso* et dont, avant lui, La Fontaine, côté français, et Gros, côté provençal, ont fourni le modèle. Un poème liminaire en provençal et un bref avertissement en français précèdent le texte lui-même. Le poème liminaire éclaire les conditions qui ont présidé à la naissance du poème :

A MOUSSU P. B.\*\*

NEGOUCIANT, A MARSILLO.

Quu pourra jamay escarfa  
 Doou lusen Templé de Memori  
 L'hounour que touei lei Dieoux tan fa  
 De veni ti moustra sa glori !  
 Lei beoux *Panthéons* de l'histori

Van pariés emé toun jardin,  
 Din lou grand sepoun doou *Destin*  
 Es escrit : que din ta bastido,  
 Lei Dieoux mangeroun la BOURRIDO<sup>18</sup>.

J.B.G.

A Marsillo, lou 20 Septembré 1760.

On apprendra, dans le corps du poème, que cette bastide (maison de campagne) est située en périphérie de la ville, à Saint-Tronc. D'après les recherches de Georges Reynaud, les initiales P. B. ont de fortes chances d'être celles du négociant marseillais Pierre Berton (v. 1729-apr. 1793)<sup>19</sup>. C'est donc là, dans la bastide de son ami que le poète a consommé une bourride, ce plat provençal qui mêle divers poissons et un aïoli. L'argument du poème, fort simple, est donné. Lassés de l'Olympe, les dieux qui ont entendu vanter les mérites de la bourride mais n'en ont jamais mangé, décident de descendre sur terre, précisément dans la bastide mentionnée dans le poème liminaire. Ce sont les dieux eux-mêmes qui vont assurer la préparation du plat, chacun mettant, si on peut dire, la main à la pâte.

Robert Lafont et Christian Anatole (1970, 454) ont suggéré que Germain pouvait s'être inspiré du poème italien de *La Secchia rapita* d'Alexandre Tassoni, publié à diverses reprises à partir de 1622. On sait que ce texte, encore lu au XVIII<sup>e</sup> siècle, a inspiré, à Carpentras, quelques années avant la *Bourrido* de Germain, un auteur (ou des auteurs) comme Dominique Brutinel dont *La Pate enlevade* (1740), explicitement inspirée de Tassoni, est, semble-t-il, un texte assez répandu. Traduite en français à deux reprises, en 1678, par Charles Perrault et, juste en 1758-1759 par un certain M. de Cedors, le texte est aussi lu et apprécié en français. Le poème italien pourrait pourtant sembler assez éloigné de la thématique choisie par Germain. On sait qu'il s'agit de (longuement) narrer dans ce poème la guerre qui mit aux prises les villes de Modène et de Bologne après le vol d'un seau (*secchia*). Tassoni, cependant, fait intervenir les dieux dans ce conflit, dès le livre II (sur douze). La façon dont ils sont présentés dans l'Olympe relève d'une esthétique burlesquissante :

Non intervenne men Giunon Lucina ;  
 Che il capo allora si volea lavare.  
 Menippo sovrastante alla cucina  
 Di Giove, andò le Parche ad iscusare,  
 Che facevano il pan quella mattina,  
 Indi avean molta stoppa da filare.  
 Sileno cantinier restò di fuori,  
 Per innacuar il vin de' servidori<sup>20</sup>.  
 (laisse XXXVI, v. 285-292)

Vénus, Mars et Bacchus descendent sur terre. Ils vont à Modène, dorment à l'auberge et, surtout, ils y font ripaille :

Poscia che passeggiata a parte a parte  
 Ebber gli Dei quella città fetente,  
 E ben considerato il sito, e l'arte  
 Del guerreggiare, e 'l cor di quella gente ;  
 A un'osteria si trassero in disparte,  
 Ch'avea un trebbian di Dio dolce e rodente:  
 E con capponi e starne e quel buon vino  
 Cenaron tutti e tre da paladino. (laisse LXIII, v. 501-510)

Le traducteur de 1758 (121-123) se plaît d'ailleurs à insister sur l'aspect non seulement gastronomique mais aussi spirituel du repas :

Les Dieux s'étant promenés assez longtemps dans cette ville empestée afin d'examiner son assiette, le courage de ses habitans, & leur maniere de faire la guerre, se retirèrent dans une hôtellerie. Ils y trouverent des bouteilles d'un vin pétillant & frais, qui, joint à deux fines poulardes & quelques perdreaux, leur offrit un souper délicieux. Tandis qu'ils mangeoient avec un appétit de Paladin, égayant le repas avec le sel des propos...

On comprend que la *Bourrido* de Germain, peut-être inspirée par Tassoni et sa nouvelle traduction, ait pu paraître relever de l'écriture burlesque<sup>21</sup>. Les dieux sont présentés dans des activités culinaires triviales. Le récit est rythmé par l'entrée en lice des

différentes divinités et l'insertion de discours directs. Ainsi, la préparation de l'aïoli, assurée par Vénus sur l'ordre de Jupiter :

Quand s'atrouberon tous dins aquelo countrado,  
 Jupiter li diguet : eh ben, quu fa l'Ailhet ?  
 N'est pas lou tout, foou la Brandado ;  
 Quu de vaoutré sooura boulega lou pougnet ?  
 Tu, *Venus*, que fas l'enjuguido  
 Tu siés cargado doou mourtié ;  
 [...]  
 Venus diguet alors oou bellas *Cupidoun* :  
 Moun fieou, douno-mi lou trissoun ;  
*Nymphos*, prenez lou res, pella-mi quauquei venos,  
 L'amour vous fara seis estrenos<sup>2</sup>. (Germain 1760, 12)

Néanmoins, le ton n'est jamais trivial, voire bas comme dans le burlesque et la forme est marquée par une versification particulièrement complexe de sorte qu'on paraît ici plus près de l'héroï-comique que du burlesque proprement dit<sup>3</sup>. La satire n'est pas très présente, en dehors d'un bref passage sur les élégants du temps et, à vrai dire, comme dans maint "poème comique" du siècle, la question du genre ne paraît guère pertinente.

On a pu qualifier le ton de l'œuvre de « primesautier » (Lafont/Anatole 1970, 454). Le caractère enlevé de la narration, l'enchaînement rapide des séquences, la jovialité de l'écriture participent effectivement à cette légèreté. En même temps qu'elle est légère, cependant, cette écriture se signale par une extrême profusion qui se marque par un personnel mythologique particulièrement nombreux (dans l'ordre d'apparition avec numéro de page) : Apollon (7, 16), Mercure (8, 18, 21, 22), Jupiter (8, 12, 13, 14, 16, 18, 19, 20, 21, 22), Vulcain (9, 10, 19), Vénus (9, 11, 12, 13, 18, 19, 20), Amour-Cupidon (9, 12, 17, 20), Junon (9, 12, 13, 18, 19, 20, 22), Discorde (9), les Harpies (9), Charon (9), les Furies (9), le Soleil (10, 19), la Nuit (10), la Chimère (10), Cérès (10), Bacchus (10, 16), Neptune (10, 21), Mars (10, 19), Comus (11), Minerve (11), Pluton (11), Thémis (11, 20), Pan (11, 13), Cybèle (11), Attis (12), les Nymphes (12, 17), les Muses (14), Crepitus (14), Bellone (14), Janus (15), Saturne (15), Flore (15), Automne (15), Pomone (15), les Satyres (16), Faunus (16), Marsyas (16), Hercule (16), Écho (17), Hébé (18), Ganymède (18), Priape (18), Momus (19, 20), le Styx

(19), Europe (20), les Sirènes (21), Argus (22), Actéon (22), Diane (22, 23), Esculape (22), Éole (23), Morphée (23), Silène (23), Endymion (23), la Lune (23), le Jour (24), figures auxquelles on pourrait ajouter des allégories également signalées typographiquement, dans le texte imprimé, par des italiques (liste non exhaustive) : le Temps (9), le Travail (10), la Douleur (10), l'Envie (10), la Colère (10), les douleurs de l'Enfantement (10), les Fièvres (10), l'Incommodité (10), la Sagesse (11), la Pauvreté (11), les Jeux (14), le Gros Rire (14), la Tendresse (14), le Moment (19), la Mort (19).

À cette abondance de personnages en répond une autre, celle des mots. La langue de Germain est recherchée, complexe. Elle évite soigneusement les francismes dont on sait qu'ils abondaient dans la langue au moins urbaine du temps. Dans l'« Avertissement » en français de la *Bourrido*, Germain justifie son choix linguistique à la fois par rapport au français – c'est l'argument des troubadours – et du point de vue de sa qualité, en référence, cette fois, au provençal courant :

Le langage que j'y ai employé, m'a paru convenir au sujet, et au lieu de l'action. C'est celui de nos anciens *Troubadours*, les premiers inventeurs de la Rime, et les premiers Poètes de notre Nation. On y trouvera peut-être des termes peu usités aujourd'hui, parce que tout s'altère, et que les langues suivent pour l'ordinaire les révolutions des mœurs ; mais ce sont des termes dont se servaient nos anciens Marseillais, et j'ose même avancer qu'ils sont plus énergiques et plus expressifs que ceux qu'on leur a substitués.

La recherche de formes authentiques, voire des archaïsmes – parfois difficiles pour nous à identifier – relève d'un travail sur la nature de la langue. Or il semblerait que pour Germain la qualité n'aille pas sans la quantité.

#### **7. Le Dictionnaire provençal et françois historique (sans date)**

Tout récemment, David Fabié a rappelé que Germain avait amassé la matière d'un dictionnaire, à présent perdu, qui servira

après sa mort à Achard pour son propre travail lexicographique. Son titre, abondant à souhait, rend compte de son ambition :

*Dictionnaire provençal et françois historique contenant l'explication de chaque mot considéré dans les diverses acceptions provençales avec des exemples pour en faire connoître le vrai sens, l'étimologie de plusieurs mots et termes dérivés du grec, du celte, du latin, de l'italien et de l'espagnol. Les proverbes, maximes et sentences du peuple avec le sens moral, des explications et plusieurs anecdotes à ce sujet curieuses et divertissantes ; des détails concernant les animaux quadrupèdes, domestiques et sauvages et les insectes, les noms des oiseaux terrestres et aquatiques qui naissent en Provence et ceux de passage ; les noms des poissons de la Méditerranée connus dans les halles et marchés de Provence, du Languedoc, d'Espagne et d'Italie ; les noms des arbres, des arbrisseaux, des fleurs, des fruits du pays, tout ce qui est relatif au commerce à la marine et aux arts et métiers dont les termes et les détails sont exposés dans le plus grand jour, avec l'explication des mots techniques et des outils. La description géographique et historique de toutes les villes, villages, bourgs, parroisses, fleuves, bois, étangs, etc, de la haute et basse Provence, dans les diocèses et vigueries où les villes sont situées, et diverses époques intéressantes qui les concernent, avec les noms des sçavans et hommes illustres qu'elles ont produit et dont les troubadours ont chanté les hauts faits, par M. Germain de Marseille ancien chancelier de la compagnie royale d'Affrique et proconsul de France à Alger. Au cabinet de l'auteur qui s'annonce ici pour poète provençal et auteur de plusieurs pièces de vers en ce langage. (cité in Fabié 2015, 338-339)*

L'écriture de Germain, telle qu'elle apparaît dans la *Bourrido* mais aussi dans ses œuvres antérieures, tire une partie de son efficacité de cette recherche lexicale, menée à la fois dans un but quantitatif et avec une ambition portant sur la qualité même d'une langue appréciée pour ce qu'elle peut avoir d'irréductible.

#### **8. La Fayoulado (entre 1760 et 1769)**

Ce poème de 175 vers, octosyllabes et alexandrins, comme dans la *Bourrido*, n'est connu que par le manuscrit Michel de Léon où il a été copié (f° 45-54), peut-être d'après un imprimé. Dans

*l'Apoulougio de la Bourrido* (1769), Germain le mentionne de telle façon :

La bourrido es d'uno coumpousicien simplo, unido,  
plano, salutari ; ce que a fa dire aou troubadou Germain  
dins sa faïoulado adrissado à Madamo la veouzo Boulo,  
(petit paris) page 3. Ligno 2. [suit une première citation] Et  
pu bas : [une seconde citation] (Germain 1769, 6-7)

qu'on a l'impression que le texte a fait l'objet d'une publication. C'est un conte qui met en scène une gourmande, friande de bourride. Son voisin (Jean) n'en a pas, mais veut lui jouer un tour. Il l'invite, puis la fait inviter par son cousin (Bernard). Le jour venu, elle va chez le voisin dire qu'elle ne peut pas rester et refuse la bourride qu'on lui propose. Elle se rend ensuite chez le cousin qui lui sert un plat de haricots (*faïoulado*). Germain se sert d'une double recette, si l'on ose dire : celle de la *Bourrido* qui a fait sa renommée et celle du conte qu'il maîtrise depuis ses débuts en poésie.

#### 9. *Apoulougio de la Bourrido dei Dioux en formo de playdeja* (1769)

Imprimée en 1769, *l'Apoulougio de la Bourrido dei Dioux en formo de playdeja*. *Per Germain* se compose de 16 pages de prose provençale. C'est la première fois – et la seule – que le poète marseillais abandonne le genre poétique pour se lancer dans l'aventure – le mot n'est pas trop fort dans le cas de la littérature occitane – de l'écriture en prose<sup>24</sup>. Le texte se présente comme le plaidoyer prononcé par l'avocat de dame Bourrido traînée en justice par les dindes, les andouilles, les boudins, les saucisses et autres grillades<sup>25</sup>. L'éloge de l'huile et celui de l'ail constituent le cœur d'une démonstration mobilisant une érudition qui mêle autorités reconnues et personnalités factices. La liste des premières, sur le modèle établi pour les personnages de la *Bourrido*, requerrait trop de place ici. Elle comprendrait des personnalités de la médecine, du droit, de l'histoire, des amiraux, des princes, des familles nobles, des figures de l'Antiquité et de la Bible, un roi de France, mais pas forcément celui qu'on attendrait : Louis XIV mange des sardines à l'huile offertes par les prud'hommes (confrérie des pêcheurs) de Marseille. La parenté



avec les textes carnavalesques anciens (Brueys) ou avec Rabelais est évidente, tout comme celle qui unit finalement ce texte avec la *Bourrido* dont il est le prolongement, et comme le commentaire, en prose. Le tour de force de Germain, dans ce texte, ne repose pas que sur l'accumulation des références (pseudo-)érudites, loin s'en faut, mais sur l'articulation, comme dans la *Bourrido*, d'un enchevêtrement de figures, ici humaines, et de mots.

**10. Vers sur quelques sermons prêches à Marseille en 1771 par le R.P. Hervier (1771)**

Le manuscrit Michel de Léon contient plusieurs poèmes, tous brefs et copiés à deux reprises, que Germain a composés en hommage aux prédications du père Charles Hervier (1743-1820), bibliothécaire des Grands Augustins de Paris :

*Sur le sermon de l'amour divin* (f° 87-88 et 407-408)

12 vers – octosyllabes et alexandrins

*Sur le sermon de la vertu* (f° 88-89 et 408)

12 vers – octosyllabes et alexandrins

*Sur le sermon de la Religion* (f° 89 et 408-409)

12 vers – octosyllabes

*Sur le sermon du pardon des Ennemis* (f° 90 et 409)

4 vers – octosyllabes et alexandrins

*Sur le sermon de l'Amitié* (f° 90 et 409-410)

4 vers – octosyllabes et alexandrins

*Reponse aux jaloux du pere Hervier* (f° 90-91 et 410)

12 vers – octosyllabes et alexandrins

Ces textes se distinguent par leur dépouillement lexical.

**11. Leis Delicis doou Terradou (1773)**

Ce texte est mentionné par Bouche (1785, II, 361) et par Achard (1785, III, 365-366), ainsi que par René Merle (1990, 31) qui semble l'avoir vu. Il s'agirait d'un imprimé.

**12. Vers à l'occasion de l'arrivée de l'Empereur à Marseille (1777)**

Ce petit poème de 54 octosyllabes ne semble pas avoir jamais été imprimé. On le connaît par un manuscrit (Aix, Musée Arbaud, MQ 309). Il a été transcrit par Merle (1990, 58-59). Germain a été chargé de le composer et, sans doute, de le lire à l'occasion de la

venue de l'empereur Joseph II, en visite à Marseille (10 juillet 1777).

**13. Vers à M<sup>re</sup> Sainval (sans date)**

On ne sait pas précisément à laquelle des deux sœurs Sainval, toutes deux actrices parisiennes, ces vers à présent perdus (?), s'adressaient. C'est en pensant à eux et à ceux en l'honneur de Joseph II qu'Achard, dans sa notice sur Germain, formule un jugement négatif à propos de la vieillesse du poète : « Mais ces dernières productions se ressentent de l'âge auquel il les composa » (Achard 1785, III, 360).

**14. Paraphraso doou Psaume de David 108 Deus laudem meam (sans date)**

Signalée par Achard et Bouche, cette paraphrase de psaume, perdue à ce jour, permet d'associer Germain à l'architecte marseillais Claude Dageville (1723-1794) dont les traductions de psaumes sont consignées dans le manuscrit Michel de Léon, une d'entre elles étant imprimée dans le *Bouquet provençau* de 1823, aux côtés notamment de la *Bourrido* de Germain.

\*

Germain est un disciple de Gros dont il a retenu la leçon. Plus encore que son maître, toutefois, il a le goût de l'expérimentation. Il ne crée pas de genres à proprement parler, mais il explore des possibilités thématiques et formelles. De lui, l'histoire littéraire n'a retenu que sa *Bourrido*, peut-être parce qu'elle ouvre la voie à une certaine association qui sera faite par la suite, en Provence et ailleurs en pays d'oc, entre langue, littérature et gastronomie : *L'Aioli* de Frédéric Mistral (1891) est le lointain descendant de la *Bourrido* de Jean-Baptiste Germain. L'œuvre de ce poète marseillais ne se réduit pourtant pas à ce texte éclatant. C'est une œuvre globale qui prend son sens dans son déroulement. Elle est dotée d'une unité profonde, avec deux grandes réussites, la *Bourrido* et son *Apoulougio* en prose. Germain n'est pas un professionnel des lettres – en occitan, redisons-le, il n'y en a pas –, c'est un amateur éclairé qu'on aurait tort de prendre pour un dilettante. En multipliant les accumulations tourbillonnantes, en recherchant les effets de surprise et en cultivant, dans une forme très travaillée, complexe, voire hermétique, un esprit fait de gaieté et de légèreté, il développe une esthétique qu'on serait presque tenté d'appeler « baroque », à moins que, pour être plus en accord

avec la période, il ne faille dire « rococo ». Cette esthétique se fonde sur la mise en mouvement, la mise en langue des mots provençaux qu'il ne se contente pas de collectionner, comme il le fait, nous dit Achard, des objets d'histoire naturelle et des tableaux (Perrier 1897, 205), mais qu'il anime d'un souffle puissant.

**Jean-François Courouau**

Université Toulouse-Jean-Jaurès

PLH-ELH

LAHIC (IIAC, CNRS)

## NOTES

<sup>1</sup> Perrier (1897, 205) donne comme première nomination Smyrne en 1733 mais sans indication de sources.

<sup>2</sup> On doit toutes ces précieuses indications biographiques au travail d'Anne Mézin (1997, 320-321) sur les consuls de France au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Un seul exemplaire conservé : Paris, Ministère des Affaires étrangères (Rés. A 49). Réédité en 1757 et 1783. La BM de Marseille possède le manuscrit d'apparat offert à Maurepas lors de son passage à Marseille en juin 1744 (ms. 1314). Plus tard, Germain aurait publié un *Arrangement de minutes à savoir la procédure, les requêtes, les règlements d'avanie, les manifestes de marchandises d'entrée et de sortie et les procès verbaux (1690 à 1749)*, d'après Mézin (1997, 320). Dans la note biographique placée au bas de la p. 6 du *Trioumphe de Marsillo* (1756), il est précisé : « Le même a dédié à M. Pignon, Inspecteur Général du Commerce du Levant & de Barbarie, &c. un *Mémoire pour servir d'Instruction au Chancelier du Consulat de France & Agent de la Compagnie Royale d'Afrique à Alger*. Cet Ouvrage est in Folio, il a été présenté à Mgr le Garde des Sceaux en 1751 ».

<sup>4</sup> Selon Perrier (1897, 205), il continue à Marseille d'exercer la fonction d'agent de la Compagnie royale d'Afrique.

<sup>5</sup> « C'est ainsi que par le labour / Le génie de l'homme a dévoilé / Tous les secrets de la Nature / Que la Terre tenait enfouis. / Liserons, fenouils, laitrons, / Chiendents, ronciers, maudit chardon, / Le fer, quand vous ferez les fiers, / Saura vous mettre à la raison ».

<sup>6</sup> « J'ai terminé, lettrée assemblée, / De labourer le terroir ; / J'aurai bien gagné ma pause / Si vous faites une place à ces mots : / Marseillais, paysans, je me fais gloire / D'un parler qu'on m'a appris au berceau ; / Chacun au temple de Mémoire / Peut concourir tel qu'il est ». Pour le lexique, je reprends les sens donnés par Mistral : *garracha* « jachérer, défoncer, convertir en guéret, labourer une jachère, cultiver », *gatado*, « échappée, moment pendant lequel on quitte son travail ; moment perdu qu'un journalier emploie à cultiver son propre bien ».

<sup>7</sup> « Sachez que je parle le langage / Que ma mère m'a enseigné au berceau, / Que chaque langue a sa beauté ; / J'en trouve souvent dans la mienne / Qu'une autre ne pourrait pas exprimer dans la sienne ».

<sup>8</sup> De L'[Académie] Des Belles-Lettres De Marseille. L'abréviation est courante. Je remercie Régis Bertrand pour cette précision.

<sup>9</sup> Peu de Français ont alors décrit les ruines d'Éphèse, en dehors du Provençal Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) dont la *Relation d'un voyage au Levant* a paru en 1717. Celui-ci note à propos de Smyrne : « La langue Provençale y brille beaucoup sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup plus de Provençaux que d'autres nations » (II, 498).

<sup>10</sup> « Mais qui aurait dit que tant de dieux / Qu'on célébrait dans cette ville / Ne seraient devenus que des tas de pierre, sans bras, sans tête, / À chaque coin ; / Siège, therme, banc où chacun s'arrête / Pour voir s'il est un passant qui en connaît l'usage ».

<sup>11</sup> « Et le peuple tout étonné / De ne pas savoir comment il avait été possible / Qu'un mort fût allé se pendre / Commença à n'y rien comprendre ».

<sup>12</sup> L'origine de l'histoire se situe en fait au XVII<sup>e</sup> siècle. On la trouve dans *A True and Exact History of the Island of Barbadoes* (1657) de Charles Lingon (1585 ?-1662).

<sup>13</sup> « L'Homme, en faisant les lois, s'est bien servi ; / Sous le prétexte du bien, il voulut commander à toute chose / Et, pour y parvenir, / Il fit taire la Femme / De sorte que, comme un flatteur, / il la cajole ; / La pauvre, elle crut qu'il lui serait fidèle / Mais lui, la fausse mine, il la trompa ».

<sup>14</sup> « Ingrat, si mon conte t'étonne, / Ne te récrie plus tant sur la fidélité. / Le tour que tu viens d'écouter / Vaut bien celui de la Matrone ».

<sup>15</sup> La présence de notes et particulièrement de celle-ci, rédigée au présent, suggère l'existence d'un imprimé.

<sup>16</sup> « Grand roi, si ma Muse romance / Chante ta gloire en provençal, / Je te dirai qu'autrefois en France / C'était le langage royal. / Les troubadours ont pris naissance / dans les meilleures villes de Provence. / Richard Cœur de Lion, roi anglais, / Fit une chanson provençale. / Si mon ode un jour te régale, / Souviens-toi qu'elle est d'un Marseillais ». L'appellation *romance* pour le provençal n'est pas rare au XVIII<sup>e</sup> siècle, v. Fabié 2015, 317, 322, 324 et 352.

<sup>17</sup> L'événement donne partout lieu à des manifestations de joie, notamment à Marseille, par des chansons imprimées (et chantées) en provençal (Pélissier 1962).

<sup>18</sup> « Qui pourra jamais effacer / Du brillant temple de Mémoire / L'honneur que tous les dieux t'ont fait / De venir te montrer leur gloire ? / Les beaux Panthéons de l'histoire / S'accordent avec ton jardin ; / Sur le grand pilier du Destin, / Il est écrit que dans ta bastide / Les dieux mangèrent la Bourride ».

<sup>19</sup> Georges Reynaud a considérablement complété les recherches de Luppi (1983) sur les bastides marseillaises. Selon les renseignements qu'il m'a transmis par l'aimable entremise de Régis Bertrand – je les remercie tous deux chaleureusement –, cette propriété se trouvait dans le quartier Saint-Tronc (dans l'actuel 10<sup>e</sup> arrondissement), au début de l'actuelle rue Verdillon. En 1791, elle comprenait un corps central à deux étages, trois travées, une ferme et des dépendances sur huit hectares.

<sup>20</sup> Trad. 1758 (97-99) : « Junon Lucine, qui vouloit se laver la tête s'absenta. Ménippe, sur-Intendant de la cuisine de Jupiter, excusa les Parques, sur ce qu'elles avoient à pétrir le pain, & beaucoup d'étoupe à filer. Silène demeura pour baptiser le vin des laquais ».

<sup>21</sup> C'est ce qu'affirment Lafont/Anatole (1970, 454), mais aussi un des auteurs présents dans le manuscrit Michel de Léon, le chevalier de Cugis, qui reproche à Germain sa « Burlesquo Bourrido » (CIRDOC, ms. 1164, f<sup>o</sup> 14).

---

<sup>22</sup> « Quand ils [les dieux] se trouvèrent dans cette contrée, / Jupiter leur dit : « Eh bien, qui fait l'aïoli ? / Qui de vous saura remuer le poignet ? / Toi, Vénus, qui aimes bien t'amuser, / C'est toi qui es chargée du mortier ; [...] Vénus dit alors au superbe Cupidon : « Mon fils, donne-moi le pilon ! / Nymphes, prenez le chapelet d'aulx, pelez-moi quelques gousses ; / L'Amour vous fera ses étrennes ».

<sup>23</sup> De façon caractéristique, dans le titre de la traduction de *La Secchia rapita* de 1758, l'œuvre est qualifiée de *Poème héroï-satiro comique*.

<sup>24</sup> Sur la difficulté de l'écriture en prose en occitan, v. Gardy 1986, 1989a ; Courouau 2015.

<sup>25</sup> Texte peu lu, peu cité et peu commenté, en dehors de Gardy 1989b, 514-51 ; Merle 1990, 56-57 ; Gardy 1997, 223 et Courouau 2015, 417-418.

## Références bibliographiques

ACHARD, Claude-François, *Dictionnaire de la Provence et du Comté-Venaissin*, Marseille, J. Mossy, 1785-1787, 4 vol. [I : *Vocabulaire français-provençal* 1785a ; II : *Vocabulaire provençal-français* 1785b ; III-IV : *Histoire des hommes illustres de la Provence*].

BOUCHE, Charles-François, *Essai sur l'histoire de la Provence suivi d'une notice des Provençaux célèbres*, Marseille, J. Mossy, 1785, 2 vol.

COUROUAU, Jean-François, « La prose : un météore dans un ciel (presque) vide », in Jean-François Courouau (dir.), *La langue partagée. Écrits et paroles d'oc. 1700-1789*, Genève Droz, 2015, 393-434.

FABIÉ, David, « L'essor des études lexicographiques et grammaticographiques », in Jean-François Courouau (dir.), *La langue partagée. Écrits et paroles d'oc. 1700-1789*, Genève Droz, 2015, 307-392.

FABIÉ, David, « Les troubadours dans la lexicographie provençale du XVIII<sup>e</sup> siècle », in Isabelle Luciani / Jean-François Courouau (éds), *La réception des troubadours en Provence (XVI-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

GARDY, Philippe, *L'écriture occitane aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Origine et développement d'un théâtre occitan à Aix-en-Provence. L'œuvre de Jean de Cabanes*, Béziers, CIDO, 1986, 2 vol.

GARDY, Philippe, « La prose impossible », *Lengas revue de sociolinguistique* 26, 1989a, 95-110.

GARDY, Philippe, « Les modèles d'écriture : ruptures et continuités », in Henri Boyer / Georges Fournier / Philippe Gardy / Philippe Martel / René Merle / François Pic, *Le texte occitan de la période révolutionnaire*, Montpellier, SFAIEO, 1989b, 473-516.

GARDY, Philippe, *Histoire et anthologie de la littérature occitane*, t. II, *L'âge du baroque. 1500-1789*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1997.

GARDY, Philippe, « Les écrivains provençaux d'expression occitane et les troubadours de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle aux années 1780 », in Isabelle Luciani / Jean-François Courouau (éds), *La réception des troubadours en Provence (XVI-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

LAFONT, Robert / ANATOLE, Christian, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, Paris, PUF, 1970, 2 vol.



LUPPI, Henry, *Les bastides, joyaux du terroir marseillais*. Sainte-Marguerite, Marseille, Comité du vieux Marseille, 1983.

MERLE, René, *L'écriture du provençal de 1775 à 1840. Inventaire du texte occitan publié ou manuscrit dans la zone culturelle provençale et ses franges*, Béziers, CIDO, 1990, 2 vol.

MÉZIN, Anne, *Les consuls de France au Siècle des Lumières (1715-1792)*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, 1997.

PÉLISSIER, Jean, « Quatre chansons sur la prise de Mahon (1756) », *Revue de langue et littérature d'oc* 10, 2<sup>e</sup> trim. 1962, 47-58.

PERRIER, Émile, *Les bibliophiles et les collectionneurs provençaux. Anciens et modernes. Arrondissement de Marseille*, Marseille, Barthelet, 1897.